

points de convergences existent chez Chomsky. Dans un recueil de conférences traitant des problèmes du savoir et de la liberté -ce terme désigne une notion essentiellement politique- il s'est lui-même posé cette question à propos de B. Russell¹⁾.

Existe-t-il une unité de vue dans la diversité considérable des études de Russell qui, considérées dans leur ensemble, traitent pratiquement de toutes les questions vitales pour l'être humain? Existe-t-il en particulier un lien entre sa philosophie et ses convictions politiques?

La réponse qu'il fournit à propos de Russell nous semble éclairante à propos de ses propres positions.

Il n'est nullement évident que les recherches d'un individu quel qu'il soit, dans des branches aussi variées, proviennent d'une seule et même source ou soient étroitement liées. Peut-être néanmoins discerne-t-on certains éléments identiques dans la tentative de Russell de découvrir les fondements du savoir humain et ceux de la liberté individuelle. (...) il s'agit de la "conception humaniste" de la nature intrinsèque de l'homme et de ses possibilités de création telle que l'a formulée Russell, se situant lui-même dans la tradition d'extrême fécondité et d'espérance illimitées. (Op. cit., p. 14).

Essayons de résumer brièvement les positions développées par Chomsky dans cette série de conférences où il rapproche en permanence ses théories de celles de Russell.

Dans une première étape ("De l'interprétation du monde"), Chomsky s'oppose aux positions philosophiques soutenant un empirisme absolu; en matière de théorie de la connaissance. Pour lui, il existe des principes intellectuels innés, qui rendent possible l'acquisition des connaissances et des croyances. De tels principes sont repérables et descriptibles, de manière privilégiée, dans les phénomènes du langage humain. Ainsi, l'acquisition du langage ne peut se traiter en termes purement empiristes: les théories behavioristes ou fonctionnalistes ne rendent pas compte de la permanence dans toutes les langues, à un niveau abstrait, de certains invariants; ces invariants sont repérables à divers niveaux et peuvent s'exprimer sous forme de relations:

1) Les problèmes du savoir et de la liberté. Paris, Hachette, 1973, 157 p. Trad. franç. de Problems of Knowledge and Freedom. New York, Random House, 1971.

- il existe toujours une relation entre la signification des énoncés d'une langue et divers aspects formels de cette langue: ordre des mots, composition des groupes de mots, structures abstraites sous-jacentes, aux phrases;
- de même le matériau sonore d'une langue renvoie toujours à l'existence de systèmes abstraits obéissant à des principes restrictifs, représentables par des ensembles de règles strictes.

Chomsky montre ensuite qu'il est possible de rendre partiellement compte de ces invariants en recourant à des modèles formels, les grammaires génératives et transformationnelles, qui permettent d'exprimer par des systèmes de règles ces caractéristiques du langage.

On peut donc valablement avancer que ces caractéristiques sont un "a priori" pour l'organisme en ce qu'elles définissent pour lui les éléments constitutifs du langage humain, et déterminent le caractère général des connaissances linguistiques acquises. Ayant montré, à partir d'un certain nombre d'exemples, que la connaissance du langage ne peut se comprendre que comme le produit de l'interaction de principes généraux de fonctionnement et des données de l'expérience, Chomsky conclut cette première partie en étendant son hypothèse à l'ensemble des connaissances et des croyances. A l'instar de la créativité du langage soumise à des principes innés, le développement des connaissances ^{en} général et la créativité qui s'y manifeste doivent suivre des règles générales a priori. Et c'est dans la recherche de ces principes, à laquelle Russell comme lui-même se sont attachés que Chomsky voit la possibilité de développer un humanisme, reposant en quelque sorte sur des données scientifiques.

En analysant quelques-unes des créations les plus familières de l'intelligence humaine - l'emploi du langage ordinaire par exemple - on est immédiatement frappé par leur caractère créateur, et par la liberté créatrice qui existe à l'intérieur d'un système de règles. Russell a écrit que "la conception humaniste voit l'enfant comme un jardinier voit un jeune arbre, comme quelque chose doué d'une certaine nature intrinsèque et qui peut prendre en se développant une forme admirable si on lui donne le sol, l'air et la lumière qu'il lui faut" (1). On peut dire à bon droit, me semble-t-il que c'est la conception humaniste de l'homme qui progresse et

1) Bertrand RUSSEL, Dora RUSSEL, The Prospect of Industrial Civilisation. New York, Londres, 1923 (cité par Chomsky, op. cit.)

s'affermir au fur et à mesure que nous découvrons les riches systèmes de structures et de principes invariables qui guident et soutiennent les réalisations humaines les plus ordinaires et les plus humbles. (2)

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, "De la transformation du monde", Chomsky tire les conséquences morales et politiques de sa première démarche. L'humanisme tel qu'il a été défini implique qu'on cherche à lui faire correspondre des structures sociales où il puisse effectivement se réaliser. Avec Russell, il défend les positions d'un communisme libertaire en matière d'éducation et d'institutions sociales, et c'est à partir de ces positions qu'il dénonce, comme Russell avant lui l'avait fait, toutes les formes d'oppressions, idéologiques, économiques, politiques, qui, dans la "société industrielle", restreignent progressivement la liberté individuelle et détruisent systématiquement ceux qui refusent de s'y soumettre. Contre les systèmes d'inégalités sociales, qui sont construits à partir du principe de la croissance économique illimitée et incontrôlée et qui engendrent la répression de l'homme individuel et social, il faut lutter pour un communisme libertaire, fondé sur la socialisation de tous les moyens de production sous le contrôle des travailleurs, sur une démocratie des conseils ouvriers, anti-hiérarchiques et anti-autoritaires et sur l'indépendance des institutions, notamment celle de l'éducation, par rapport à l'état. Les moyens de cette lutte reposant essentiellement sur le pacifisme.

A travers ces conférences sur Russell, nous voyons l'articulation que Chomsky établit entre sa démarche scientifique et sa pratique politique: il part d'une critique des positions empiristes radicales en matière de philosophie de la connaissance; il appuie cette critique sur les hypothèses et les résultats d'une théorie scientifique construite à partir de l'observation des phénomènes du langage. Sa démarche débouche alors sur l'affirmation d'une position morale et philosophique: l'humanisme libertaire. De cette position morale, il tire les principes d'une pratique politique, et justifie ainsi, a

1) Ibidem, pp. 76-77.

posteriori, la lutte qu'il a engagée, comme Russell l'avait fait avant lui, contre les destructions de l'impérialisme américain.

Cette recherche de cohérence nous paraît remarquable de deux points de vue. D'une part elle fait apparaître la pratique scientifique et la pratique sociale du chercheur comme un tout. Il existe un fil conducteur, si ténu soit-il, en apparence, qui guide Chomsky à travers des domaines aussi différents que la théorie des langages formels, les théories linguistiques et psychologiques, la réflexion philosophique, l'histoire et la politique du XXème siècle. On comprend mieux dès lors la place, apparemment marginale, mais en réalité très importante, qu'occupent certains ouvrages de Chomsky dans sa démarche globale. Ainsi ses recherches sur les principes cartésiens dans les grammaires du XVIIème et XVIIIème siècles et sur les "mécanismes innés"¹⁾ doivent d'abord être compris comme une critique de l'empirisme philosophique et de ses conséquences notamment dans la psychologie behavioriste; de même, on comprendra mieux le ton très vigoureux avec lequel Chomsky critique la théorie du "comportement verbal" de Skinner²⁾. Dans ce long article, il montre que l'extension au langage humain des résultats obtenus en laboratoire sur le comportement animal n'est sur aucun point validable. Les différences entre le champ très limité des expériences de comportement des animaux et le champ très vaste des applications du langage humain sont si considérables que toute extension des principes de l'un à l'autre ne peut relever que de la métaphore, sinon de la falsification. Dans cette critique très serrée du behaviorisme "scientifique" en matière de langage est déjà inscrite d'une certaine façon la dénonciation des effets politiques du behaviorisme, ce qui explique par exemple le style violent de cet article, qui dépasse les règles du jeu de la discussion universitaire. Enfin les articles regroupés dans l'Amérique et ses

1) Cartesian Linguistics. New York, Harper & Row, 1966, 119 p., trad. franç., Paris, Seuil, 1969.

2) "A Review of B.F. Skinner's Verbal Behaviour" Language, 35, 1, 1966, pp. 26-58. Trad. franç. Langages, 16, décembre 1969, pp. 16-49. John LYONS (Chomsky, Fontana Modern Masters, 1970, pp. 15-16) avait déjà fait les mêmes remarques à propos de l'article de Chomsky vis-à-vis du behaviorisme.

nouveaux mandarins et qui traitent de sujets aussi divers que la guerre du Vietnam, la ^{guerre} Espagne, le pacifisme révolutionnaire ou la dénonciation de la propagande "scientifique", trouvent leur place dans la démarche globale, scientifique et politique, de Chomsky.

De ce point de vue, nous pouvons dire que Chomsky est l'un des rares chercheurs en linguistique à ne s'être pas laissé enfermer dans la prétendue autonomie de sa discipline. Cela est d'autant plus remarquable que, ayant le premier formulé les principes d'une linguistique formalisable s'appuyant sur des modèles mathématiques, il n'en a pas tiré alibi -bien au contraire- pour écarter, au nom de la technique, toute réflexion sur le langage autre que formalisante. En ce sens nous pensons que l'ensemble de sa démarche est une interrogation critique qui s'adresse à la linguistique actuelle, toujours dominée par la recherche de son objet propre, et de son autonomie méthodologique par rapport aux autres sciences sociales.

D'un second point de vue cette recherche de cohérence nous paraît également remarquable. Par la diversité des positions qu'elle englobe elle s'offre largement à la critique, que celle-ci soit d'ordre strictement linguistique ou philosophique. Et fait notable, à notre connaissance, il n'existe guère de critique globale de la démarche générale de Chomsky. Des linguistes descriptivistes ont critiqué son formalisme, quelque fois sans en comprendre le sens¹⁾; on a critiqué le caractère réducteur de conceptions telles que le locuteur-auditeur idéal, l'idéalisme philosophique de sa conception innéiste de la grammaire. Enfin plus rarement on a critiqué l'utopisme de ses positions politiques. Mais nous ne connaissons pas de travaux qui aient cherché à faire le lien entre ces diverses critiques.

La plupart de ces critiques explicitent, de manière plus ou moins radicale, une même idée centrale: l'incompatibilité d'un modèle formel, issu de la logique mathématique, avec la description du langage humain, qui est une activité sociale et historique. On peut formuler cette idée de plusieurs points de vue et à plusieurs niveaux

1) B. POTTIER, par exemple, "La grammaire générative et la linguistique", in Travaux de linguistique et de littérature, Université de Strasbourg VI, I, 1968, pp. 7-26.

théoriques.

D'un point de vue épistémologique, A. Schaff note que l'erreur (...) consiste à transposer mécaniquement ce qui est valable pour les 'langages' des théories déductives dans l'analyse du langage naturel".¹⁾

S.K Saumjan se place du même point de vue lorsqu'il note: "...on ne peut appliquer des règles récursives qu'à des objets idéalisés dont les éléments sont bien définis. Mais les langues naturelles telles que Chomsky les traite, c'est-à-dire comme des objets empiriques directement observables, ne peuvent pas être strictement définis au sens mathématique..."²⁾.

Ailleurs³⁾, A. Schaff reconnaît la productivité théorique d'une démarche hypothético-déductive appliquée à la description linguistique, mais il montre que le postulat des structures innées, qui est logiquement nécessaire à une telle démarche, conduit sur le plan philosophique à un "rationalisme génétique" fondé sur aucune vérification empirique; en ce sens, une telle démarche, toute séduisante et cohérente qu'elle puisse être, reste une construction vide.

D'un point de vue plus concret, on peut relever dans toute démarche générative le caractère parfaitement "irréel" des exemples utilisés pour les démonstrations. Exemples construits de toute pièce par le linguiste, exemples soigneusement sélectionnés dans les corpus réunis par les linguistes descriptivistes, la plupart des énoncés qui servent de matériau aux générativistes ont pour fonction

1) A. SCHAFF: Introduction à la sémantique. Paris, Anthropos, 1968, trad. par G. Lisowski, p. 327.

2) S.K. SAUMJAN, Principles of Structural Linguistics. La Haye, Mouton, 1971, p. 336. Trad. angl. de J. Miller complétée par l'auteur de Strukurnajer linguistika (Moscou, 1965). Cité par H. WLODARGZYK, "La grammaire générative applicative de S.K. Saumjan", in Langages, 33, mars 1974, pp. 58-59.

3) A. SCHAFF, "Grammaire générative et conception des idées innées" in L'Homme et la société, 28, avril-mai-juin 1973, pp. 3-50.

essentielle de remplir et de justifier la grille théorique préalablement établie, mais ils n'ont pas grand chose à voir avec les productions langagières effectivement réalisées. Cela conduit à une "dialectique scientifique" particulière où l'élaboration théorique se fait à travers l'échange d'exemples et de contre-exemples purement théoriques, qui n'a pas pour but de décrire la langue réellement existante, mais de valider ou d'invalider une construction logique. Ce caractère scolastique de la démarche générativiste, souvent critiqué, est à rapprocher du fait que cette démarche n'a pas pu donner à des concepts-clés, comme la grammaticalité, l'acceptabilité, ou la créativité du langage, une définition autre que purement théorique et abstraite. Les interprétations données à ces concepts sont toujours de nature métaphorique et masquent les problèmes réels de la description des langues naturelles. Ainsi dans les faits, la grammaticalité se confond avec la normativité, le locuteur-auditeur idéal avec le sujet normal, et toute réflexion sur le caractère institutionnel et historique des mécanismes du langage se trouve évacuée, sans possibilité d'être récupérée.

D'un autre point de vue encore, au niveau sémantique cette fois, on a relevé l'inadéquation des modèles mathématiques à l'objet linguistique.

...Les langages mathématiques, note H. Włodarczyk¹⁾, sont des langages auto-référents qui fonctionnent de manière autonome: on peut comprendre une suite de symboles sans se référer à aucune information extérieure et d'autre part, le sens d'une suite de symboles reste le même en n'importe quel lieu et à n'importe quel moment. Les unités de la langue naturelle, au contraire, renvoient toujours à quelque chose d'extérieur; leur sens dépend du moment et du lieu où elles sont prononcées.

Enfin, d'un point de vue idéologique, A. Ponzio²⁾, s'appuyant sur les recherches de F. Rossi-Landi³⁾, critique la représentation idéologique sous-jacente aux théories chomskyennes qui fait

1) Helmo WŁODARCZYK; Op. cit., p. 59.

2) Augusto PONZIO, "Grammaire transformationnelle et idéologie politique" in L'Homme et la société, 28, avril-mai-juin 1973, pp. 93-111.

3) Voir notamment le recueil d'essais: Ferruccio ROSSI-LANDI, Il linguaggio come lavoro et come mercato. Milano, Bompiani, 1968.

de la faculté de langage une capacité à la fois formelle et naturelle, créatrice par essence, instrument de la pensée libre et l'expression individuelle du sujet; il oppose à cette représentation une conception du langage, comme travail, le comportement linguistique n'étant donc ni naturel, ni méta-historique, mais s'inscrivant comme tout travail au sein des besoins humains et subissant par conséquent dans son organisation même tous les effets de l'évolution des rapports sociaux l'un de ces effets étant notamment l'aliénation.

Toutes ces critiques sont à nos yeux sans doute pertinentes, mais notre intention n'est pas de les discuter pour en montrer la validité; nous les acceptons pour ce qu'elles sont, quitte à les reprendre plus en détail, lorsque nous examinerons plus tard l'utilisation faite par J.P. Faye des théories génératives et transformationnelles. Pour l'instant, il nous importe de constater que toutes ces critiques ont un caractère strictement théorique et abstrait, et qu'elles se limitent à une discussion interne des grammaires génératives. Or il nous semble qu'elles peuvent être développées et éclairées si l'on élargit le terrain de la critique en interrogeant également la démarche chomskyenne sur le plan pratique et notamment au niveau politique.

De notre point de vue, nous poserons donc une série de questions pratiques à la démarche chomskyenne, questions qui s'adressent d'ailleurs indirectement à J.P. Faye, dans la mesure où ce dernier nous semble reprendre à son compte les acquis de la démarche chomskyenne pour fonder sa propre démarche au plan théorique comme au plan pratique.

Nous allons demander à la seule des sciences humaines qui atteint, depuis les travaux de Chomsky et Schützenberger, le statut de science rigoureuse, à la linguistique, de se laisser requérir par la science de l'histoire. (1)

L'utilisation des concepts et des méthodes linguistiques ont pour rôle, dans cette perspective, de transformer la sociologie empirique des langages en une sémantique de l'histoire, comme discipline théorique

1) J.P. FAYE, La Critique du langage et son économie. Paris, Galilée, 1972, p. 62.

des rapports entre l'histoire et le langage. Faye note ailleurs que l'utilisation de ces concepts n'est pas seulement analogique et métaphorique mais "peut également conduire aux hypothèses les plus rigoureuses".¹⁾

D'autre part, dans l'introduction à l'essai politique de Chomsky sur les bains de sang et leur justification²⁾, Faye s'exprime sur les relations entre la théorie scientifique et la pratique politique dans les termes suivants, qui montrent l'importance qu'il donne à l'interdépendance entre ces deux domaines:

Le choix de Noam Chomsky est (...) de porter l'analyse sur le terrain le plus dangereux. Celui où le simple fait d'énoncer des langages justifie, rend acceptable et même produit d'immenses massacres d'hommes, de femmes et d'enfants. Qu'il s'agisse du plus grand linguiste vivant -bien plus: de celui qui a porté la science des langages au statut de science théorique effective, aussi constituée, aussi fondamentale que la physique de la matière et de la lumière, mais en outre construite sur les bords mêmes de la pensée et de la société-, cela donne ici à sa démarche une puissante et secrète résonance, à peine perceptible ou presque étouffée. Dans un entretien que nous avons développé avec lui, à la question posée par Jean Paris, -êtes-vous en train de construire une théorie politique (3) il répondait avec une certaine discrétion exemplaire qu'au sens strict il ne pouvait être question, dans un pareil domaine, de théorie. Et pourtant on présente ici l'affleurement de concepts auxquels il a donné ailleurs leur ossature théorique, celui d'acceptabilité, tout particulièrement: dans les rapports théoriques complexes qu'il entretient avec un autre concept, celui de grammaticalité. Comment la politique mondiale des bains de sang constructifs a-t-elle été rendue acceptable pour la première démocratie de l'histoire moderne, voilà la question qui court au travers de ce livre (p. 8)

Ces positions de Faye, qui sont autorisées par la démarche de Chomsky que nous avons examinée plus haut, et qui s'expriment toujours, chez Chomsky du moins, avec une grande prudence, nous

1) Ibidem, p. 57.

2) J.P. FAYE, "L'archipel Bloodbath", in Noam Chomsky & Edwards S. Hermann Bains de sang constructifs dans les faits et la propagande, traduit de l'anglais par Marie-Odile et Jean Pierre Faye, précédé de "L'archipel Bloodbath" de Jean Pierre Faye. Paris, Seghers/Laffont, "Coll. Change", 1974, pp. 7-8.

3) Cf. Hypothèses. Paris, Seghers/Laffont, "coll. Change", (note de J.P. Faye).

autorisent à formuler, à leur sujet, nos questions sur les rapports théorie-pratique dans leur démarche. Malgré toute la prudence dont il fait preuve, n'y a-t-il pas chez Chomsky une confiance excessive dans le pouvoir théorique et pratique de la linguistique en tant que science rigoureuse? Cette confiance s'exprime notamment dans la tentative de fonder, comme on l'a vu, une position morale et par suite politique dans des certitudes dégagées au travers de démonstrations formelles.

Cette attitude, qui se rapproche à nos yeux d'une forme de scientisme, n'induit-elle pas une sous-estimation d'autres formes de connaissance, non formalisées et peut-être non formalisables, qui permettent de mieux fonder une position et une pratique politique? En d'autres termes cette sous-estimation ne conduit-elle pas à une position morale idéaliste et à des positions politiques utopistes, en négligeant une analyse concrète des formations sociales et des rapports sociaux? Quand Chomsky dénonce le pouvoir des sciences humaines dans la propagande étatique et qu'il demande une transformation des objectifs des structures éducatives pour que celles-ci puissent armer réellement les étudiants contre les systèmes de propagande en leur faisant mieux connaître les limites des sciences humaines, par opposition notamment aux sciences exactes, ne propose-t-il pas une politique utopique, lorsqu'on connaît les liens étroits entre le pouvoir étatique et l'appareil scolaire¹⁾, quelles que soient par ailleurs les formes concrètes revêtues par ce pouvoir et cet appareil? En développant les positions du communisme libertaire en matière d'organisation sociale et d'éducation, il assigne seulement un but lointain à une action politique, mais, en dehors d'une dénonciation permanente de la politique et de la propagande répressive et neutrière, cette dénonciation se ramenant essentiellement à un contre-discours empirique né d'une révolte morale et fondé indirectement sur les certitudes de la connaissance scientifique, - quelles formes concrètes d'action et d'organisation politiques sont-elles proposées, qui tiendraient compte des rapports de forces sociaux existants? Le pacifisme présente-il une valeur quel-

1) Voir notamment les analyses de BAUDELLOT-ESLABLET: L'école capitaliste en France. Paris, Maspéro, 1971.

conque par rapport aux problèmes concrets auxquels il s'est lui-même attaqué, les morts innombrables de la guerre d'Espagne ou les bains de sang de l'impérialisme américain en Asie?

Enfin pourquoi y a-t-il, paradoxalement, chez Chomsky une rupture aussi nette entre sa pratique théorique de linguiste et sa pratique politique humaniste? Car, après tout, l'une et l'autre s'exercent sur un même matériau, le langage humain. Pourquoi nulle part Chomsky ne fait-il appel à sa méthodologie linguistique pour armer son discours politique? Certes Faye a repéré chez lui la possibilité d'une réutilisation de concepts théoriques fondamentaux des grammaires génératives et transformationnelles dans la pratique politique, mais Chomsky lui-même ne s'y est pas réellement hasardé. Or, encore une fois, dans l'un et l'autre domaine, c'est toujours de langage humain qu'il est question, mais on ne voit aucun échange effectif entre les deux approches qu'il en fait. La linguistique scientifique aurait-elle le privilège d'être le garant théorique d'une position politique qui se veut révolutionnaire, sans pour autant fournir d'armes de critique concrète à l'action qui en découle? On ne trouve pas chez Chomsky de réponse à cette question. Les deux discours sur le langage restent irréductibles, l'un empirique et politique, l'autre tout entier théorique.

Cette rupture nous ramène à la première question que nous posions, à propos du scientisme de Chomsky, et la prolonge sous d'autres formes: seule une interrogation critique sur la place historique occupée par le chercheur et sa production scientifique est à même d'établir une communication entre les deux discours, entre la théorie et la pratique.

La linguistique formelle occupe-t-elle ce lieu neutre qui lui permettrait de mesurer la validité des autres sciences humaines et leurs effets sociaux? Est-elle, elle-même, dépourvue d'effets sociaux? L'objet qu'elle se définit est-il un objet réel ou n'est-il pas une construction vide, qui lui permet entre autres, de ne pas se remettre en question?

Dans un livre récemment paru en France¹⁾, Chomsky, répondant à des questions proches de celles que nous nous posons, nous semble autoriser les critiques que nous adressons à sa démarche.

S'il y a connexion entre ses activités scientifiques sur le langage et sa pratique politique, c'est, dit-il, "plutôt à un niveau assez abstrait" (p. 33); c'est ce que nous avons montré plus haut. Il ajoute:

A mon avis, tout ce que j'ai écrit sur l'idéologie aurait pu être écrit par quelqu'un d'autre. Il n'y a pas de connexion profonde entre ma critique de l'idéologie et le travail portant sur la structure du langage. L'analyse de l'idéologie me semble une démarche relativement directe et superficielle, si on la compare à la démarche scientifique qui requiert une abstraction conceptuelle très poussée. Les deux démarches ne sont pas de même niveau. Pour l'analyse de l'idéologie, il suffit d'un peu d'ouverture d'esprit, d'intelligence, et d'un cynisme sain. (...) Quiconque accepte de se soustraire au système de propagande idéologique s'apercevra de la transparence des phénomènes en question, et du mode typique de distorsion fabriqué par l'intelligentsia. Tout le monde en est capable. Si cette analyse est souvent très mal*produite pour défendre les intérêts d'une classe et non pour rendre compte des événements.

Précisément à cause de cela, il ne faut pas donner l'impression que seuls des intellectuels pourvus d'une formation spéciale sont capables d'un travail analytique (...) Les sciences sociales assez généralement, et surtout l'analyse des affaires contemporaines, sont totalement accessibles à quiconque veut bien s'y intéresser. La "profondeur", l'"abstraction" de ces questions font partie de l'illusion répandue par le système de contrôle idéologique, dont le but est d'éloigner la population de ces thèmes en la persuadant de son incapacité à organiser ses propres affaires ou à comprendre la réalité sociale sans l'intermédiaire d'un tuteur. Pour cette simple raison, je refuse de relier l'analyse des questions sociales à des thèmes scientifiques qui, eux, exigent une formation spéciale et technique, des références intellectuelles, avant de pouvoir être traités. (pp. 33-34).

Sans défendre pour autant la nécessité d'une théorie de l'idéologie dont Chomsky caractérise à juste titre le rôle qu'elle peut jouer dans le maintien des rapports de pouvoir dans la so-

1) Noam CHOMSKY, Dialogues avec Mistou Ronat. Paris, Flammarion, 1977, 210p.

*faite, c'est parce qu'en général la réflexion portant sur l'éclairage est

ciété actuelle, nous pensons toutefois que la naïveté que celui-ci affiche en matière de critique idéologique peut fort bien se retourner contre ses propres positions. Affirmer que le bon sens, un cynisme sain et un peu de bonne volonté suffisent pour comprendre et dénoncer le fonctionnement de l'idéologie et définir, par opposition, la démarche scientifique comme fondée sur une abstraction conceptuelle très poussée, nécessitant une formation technique et des références intellectuelles, relève d'une position idéologique assez caricaturale, où se mêlent des pétitions de principe exorbitantes et une méconnaissance profonde de ce qu'il faut bien appeler des faits historiques même si ceux-ci n'entrent pas dans l'univers conceptuel de Chomsky. Est-il possible aujourd'hui de postuler -sinon par une sorte de provocation- la transparence des phénomènes idéologiques et des mécanismes sociaux qui les sous-tendent? Est-il possible aujourd'hui de définir, a priori et sans fournir aucun élément de justification, la science par des critères aussi hétérogènes que l'abstraction, le formalisme, la technicité, la profondeur intellectuelle, l'idéalisation, la non trivialité, la simplicité et l'élégance?

En effet, à moins de se placer du point de vue de Sirius, c'est-à-dire en dehors de toute perspective historique, il n'existe pas une mesure absolue de la profondeur intellectuelle ou de la trivialité; il n'y a pas un lien nécessaire et a priori entre le formalisme et la technicité d'une part, l'abstraction de l'autre. Tous ces critères ont eux-mêmes une histoire et celle-ci est profondément liée au développement matériel des sociétés où ils ont été progressivement énoncés. Qu'à l'heure actuelle, ils servent de référence et de fondement au développement de la recherche dans les institutions scientifiques, c'est un fait. Mais cela devrait conduire celui qui, comme Chomsky précisément, dénonce le rôle politique de la science, à critiquer la fonction et le fondement historiques de ces critères. La division entre pratique et théorie qu'ils contribuent à renforcer, ne fait-elle pas partie d'une division historique beaucoup plus générale; la division sociale du travail comme fondement de la rentabilité? le privilège qu'ils accordent à la science abstraite comme seul mode de connaissance reconnu socialement ne masque-t-il pas le rôle social de la science actuelle, ses liens avec le pouvoir économique et politique? Fondés sur eux, la science

et le scientifique sont transformés en objets abstraits, rendus indépendants de la réalité historique et institutionnelle qui déterminent leur existence et leur développement, mais aussi incapables de penser et de critiquer radicalement leur propre histoire et ses effets sociaux.

Nous prendrons deux exemples pour montrer que le refus de Chomsky de lier "l'analyse des questions sociales à des thèmes scientifiques" part de ce qu'on pourrait appeler un bon sentiment, mais que ce sentiment est purement moral, acritique et qu'il a des conséquences tant pour la pratique politique que pour la démarche scientifique.

Interrogé sur la possibilité d'une critique scientifique de l'idéologie, atteignant, pour reprendre son propre critère une certaine "profondeur intellectuelle", Chomsky répond qu'une analyse scientifique de l'idéologie ^{est} "sans doute, en principe" possible (p. 35), mais que cette science n'est pas nécessaire dans la pratique concrète de dénonciation de l'idéologie. Il suffit au citoyen ordinaire qui voudrait s'y livrer d'un "scepticisme ordinaire" (p. 35). Pourtant l'histoire des grandes révolutions sociales, et plus particulièrement de celles qui ont été portées par le mouvement ouvrier depuis la fin du XIXe siècle, démontre le contraire. Si l'on veut bien considérer que celles-ci ont été le point culminant d'une critique idéologique et d'une mise en pratique de cette critique, il est difficile d'admettre qu'elles ont été le produit du scepticisme ordinaire de millions d'individus isolés. Il faut y voir, bien au contraire, le produit de pratiques de lutte qui n'ont rien d'individuel, alliées à une connaissance scientifique de la réalité sociale où elles se développaient. Les luttes collectives pour une société radicalement nouvelle, périodiquement engagées par le mouvement ouvrier, de la Commune de Paris à la Révolution russe, de la Révolution espagnole à la Révolution hongroise, de Mai 68 à la Révolution portugaise, se sont appuyées sur une connaissance scientifique de la lutte des classes, constamment enrichie, notamment par la théorisation des divers échecs qu'a connus le mouvement ouvrier. Mais elles étaient fondées aussi sur l'analyse critique et matérialiste des lois qui président à l'évolution des structures sociales, passées, présentes et futures. Combattre efficacement pour une société libre de toute exploitation et de toute oppression n'était et n'est possible sans une théorie scientifique qui explique ce que pourrait être une telle société, mais aussi sur quoi elle peut se fonder dans des conditions historiques